



**HAL**  
open science

## Introduction

Jean-Jacques Matignon, Juliette Bourdin

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Matignon, Juliette Bourdin. Introduction. Les 55 jours de Pékin : journal d'un médecin au siège des légations, 28 mai – 18 août 1900, Editions Jean-Jacques Wuillaume, 2021, 9791095373360. hal-04530753

**HAL Id: hal-04530753**

**<https://hal.science/hal-04530753>**

Submitted on 3 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Jacques Matignon

**LES 55 JOURS DE PÉKIN :**  
**JOURNAL D'UN MÉDECIN**  
**AU SIÈGE DES LÉGATIONS,**  
**28 mai – 18 août 1900**

*Introduction, établissement du texte, notes et index*  
*par Juliette Bourdin*

Éditions Jean-Jacques Guillaume  
*Collection Histoire et Patrimoine*

Cet ouvrage a été publié avec le concours  
du Laboratoire UR Transferts Critiques anglophones.  
Qu'il en soit ici remercié (Laboratoire TransCrit).

# INTRODUCTION

Au printemps 1900, les nouvelles en provenance de Chine suscitent une inquiétude croissante dans les pays occidentaux : les tensions montent dans le pays, les attaques contre les missionnaires étrangers se multiplient, et l'on s'interroge sur la nature de ces remous que la presse, en attendant de mieux comprendre ce qui se trame, qualifie vaguement d'« événements de Chine »<sup>1</sup>. Tout semble s'accélérer fin mai lorsque les étrangers qui construisent la ligne ferroviaire Pékin-Hankou sont attaqués à Chan-sin-tien [Changxindian], à une vingtaine de kilomètres de Pékin. À Paris, où se tient l'Exposition universelle, l'hebdomadaire *L'Illustration* commente dans son édition du 9 juin :

Il y a quinze jours eut lieu, au Trocadéro, l'inauguration de l'exposition chinoise. Ce fut, dans un cadre bien couleur locale, une fête de nuit très parisienne [...]. On vit des Fils du Ciel s'essayer dans des coins au flirt européen.

À la même heure, par un singulier contraste, se réveillait tout autour de Pékin, avec une ardeur que l'on pouvait croire éteinte, la vieille haine des Chinois contre l'étranger<sup>2</sup>.

Le lendemain, les communications avec les légations sont coupées et font craindre le pire. À l'étranger, on ignore donc que tout bascule le 20 juin : le baron von Ketteler, le ministre d'Allemagne, est tué à bout portant dans une rue de Pékin alors qu'il se rend au Tsong-li Yamen [Zongli Yamen], l'office chinois chargé des affaires étrangères. Ainsi commence le célèbre siège des légations, qui s'achèvera avec l'arrivée des forces alliées le 14 août et que Holly-

---

<sup>1</sup> Afin de ne pas surcharger les notes de bas de page, nous donnerons la citation complète de chaque référence à la première occurrence, puis uniquement le nom de l'auteur et le titre abrégé lorsqu'un titre figure dans la bibliographie.

<sup>2</sup> *L'Illustration*, n° 2989, 9 juin 1900, p. 365.

wood immortalisera sous le titre *Les 55 jours de Pékin*<sup>3</sup>. Pendant la majeure partie de ce long siège, les ressortissants et représentants des puissances étrangères, ainsi que les nombreux missionnaires accompagnés de leurs convertis chinois, seront coupés du reste du monde et devront se défendre par eux-mêmes, avec l'aide de quelques militaires et marins appelés *in extremis* dans la capitale, juste avant que les lignes télégraphiques et ferroviaires ne soient coupées.

Ces « événements de Chine » – qui seront rebaptisés « la révolte des Boxeurs » – vont capter l'attention du public et le tenir en haleine de longues semaines. L'interruption des communications, qui nourrit les rumeurs d'un massacre du corps diplomatique, contribue à provoquer l'inquiétude d'abord, l'effroi ensuite, d'autant que les journalistes et illustrateurs de presse s'en donnent à cœur joie pour imaginer le sort réservé aux étrangers. Semblant matérialiser les propos du Kaiser Guillaume II qui, en 1895, mettait en garde contre le soi-disant « péril jaune »<sup>4</sup>, cet épisode alimente la vision de puissances occidentales considérées comme « civilisées » résistant vaillamment à l'assaut des hordes de « barbares » chinois<sup>5</sup>. Mais pendant qu'à l'étranger on se perd en conjectures, les assiégés, eux, se défendent et consignent les faits au jour le jour, dont voici le dernier témoignage à être publié : le journal tenu par le D<sup>r</sup> Jean-Jacques Matignon pendant le siège des légations.

---

<sup>3</sup> Film de Nicholas Ray sorti en 1963, avec Charlton Heston, Ava Gardner et David Niven. Quoique cette superproduction ne soit pas dénuée d'un glamour et d'un charme désuets, il ne faut pas en attendre un récit historique fidèle.

<sup>4</sup> L'idée du « péril jaune », quoique relativement ancienne, fut mise en avant par le Kaiser Guillaume II à partir de 1895 pour justifier une politique impérialiste et colonisatrice. Voir notamment Richard Austin Thompson, *The Yellow Peril, 1890-1924*, New York, Arno Press, 1978 ; John Kuo Wei Tchen et Dylan Yeats (éds), *Yellow Peril ! An Archive of Anti-Asian Fear*, London, Verso, 2014. Dans le sillage de la révolte des Boxeurs, certains témoignages contribueront à perpétuer l'idée d'un « péril jaune » et la vision de hordes inhumaines.

<sup>5</sup> L'aspect épique de cet épisode pétri d'impérialisme trouvera sa glorification dès 1901, en prenant place dans le programme du Wild West Show de Buffalo Bill, sous la forme d'une reconstitution de la bataille de Tien-tsin. Voir Paul Reddin, *Wild West Shows*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1999, p. 135-136.

Médecin militaire âgé de 33 ans et attaché à la légation de France à Pékin depuis 1894, le D<sup>r</sup> Matignon entame son journal du siège à partir du 28 mai, lorsque les Boxeurs attaquent les étrangers présents à Chan-sin-tien. Son récit très détaillé prend fin le 18 août, lorsque les deux quartiers assiégés sont libérés et que les troupes des huit nations alliées contrôlent la capitale chinoise<sup>6</sup>.

Comment qualifier ces « événements de Chine » dont le D<sup>r</sup> Matignon fait l'expérience en 1900 ? Est-ce une révolte, une guerre, un mouvement, une jacquerie ? S'agit-il d'une rébellion xénophobe contre les seuls « diables étrangers » occidentaux et japonais, ou également contre les Qing, la dynastie mandchoue (donc non-chinoise) qui règne sur la Chine depuis 1644 ? Assiste-t-on au dernier acte d'un cycle appelé à se reproduire ou à la première manifestation d'un renouveau dans l'histoire de l'Empire du Milieu ? Cet épisode dit des « Boxeurs » ne se laisse pas aisément cataloguer, et bien que les interprétations aient largement évolué en plus d'un siècle, notamment à la faveur de la décolonisation, il ne semble toujours pas y avoir de consensus absolu sur sa nature. Toutefois, si l'épisode lui-même reste l'objet de débats historiographiques, son émergence trouve son explication dans l'histoire de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Pour de plus amples détails sur le parcours de Jean-Jacques Matignon, voir la notice biographique qui suit l'introduction.

<sup>7</sup> Sur la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle, voir par exemple Marianne Bastid, Marie-Claire Bergère et Jean Chesneaux, *Histoire de la Chine, 1. Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, et 2. *De la guerre franco-chinoise à la fondation du Parti communiste chinois, 1885-1921*, Paris, Hatier, 1969 et 1972 ; Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes (éds), *La Chine au XX<sup>e</sup> siècle, Tome 1 : D'une révolution à l'autre, 1895-1949*, Paris, Fayard, 1989 ; Diane Hequet, Laurent Galy et Clarisse Gemelli, *La Chine : du traité de Nankin à la proclamation de la RPC, 1842-1949*, Neuilly-sur-Seine, Atlante, 2020, p. 23-86. Parmi l'abondante littérature qui traite des Boxeurs, notamment en anglais, voir en particulier Diana Preston, *The Boxer Rebellion : The Dramatic Story of China's War on Foreigners That Shook the World in the Summer of 1900*, New York, Walker & Company, 2000 ; et Paul A. Cohen, *History in Three Keys. The Boxers as Event, Experience, and Myth*, New York, Columbia University Press, 1997. Pour la littérature francophone, nous renvoyons aussi à l'ouvrage de Yan Yan, utile pour comprendre la genèse et le développement des Boxeurs, ainsi que le point de vue chinois vis-à-vis de ce « mouvement », considéré en Chine « comme le premier grand événement historique montrant une opposition aux

## La Chine au XIX<sup>e</sup> siècle, des guerres de l'opium à la « révolte des Boxeurs »

Après avoir rayonné pendant plusieurs siècles et alors qu'elle était à son zénith en 1800, la Chine semble atteindre son nadir en 1900, après un déclin continu et apparemment inexorable de l'empire Qing. Pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les difficultés surgissent d'abord sur le front intérieur, notamment en raison de l'explosion démographique du pays qui provoque une forte augmentation du chômage et de la pauvreté. La profonde crise sociale qui en découle devient un terreau fertile pour le développement des sociétés secrètes qui, dans l'histoire chinoise, ont souvent servi d'instrument de déstabilisation du pouvoir en place. Les Qing font preuve d'inertie devant ces défis, et leur incapacité à moderniser le pays facilite ensuite la percée des puissances européennes qui se montrent toujours plus déterminées à forcer la porte de la forteresse chinoise.

À partir de la première guerre de l'opium (1839-1842), qui oppose le Royaume-Uni à la Chine, l'empire Qing est donc également confronté à de graves difficultés sur le front extérieur avec le début des assauts des puissances occidentales. La victoire britannique et le traité de Nankin instaurent le système des ports ouverts<sup>8</sup> et amorcent ce que la Chine appellera le « siècle d'humiliation ». Les troubles s'aggravent dans les décennies suivantes, surtout entre 1850 et 1864, lorsque les Qing sont menacés par la violente révolte des Taiping, qui établissent une dynastie rivale à Nankin [Nanjing]. Dans le même temps, le Royaume-Uni et la France lancent une offensive connue sous le nom de « seconde guerre de l'opium » (1856-1860), au cours

---

forces étrangères et au colonialisme moderne ». Yan Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine (1898-1900)*, Paris, Éditions You Feng, 2007, p. 4.

<sup>8</sup> Le traité de Nankin, signé en 1842 entre la Chine et le Royaume-Uni, accorde à cette dernière de nombreux avantages, dont la création de cinq « ports ouverts » où les Britanniques peuvent établir des représentations diplomatiques, commercer librement (sans passer par les guildes de marchands chinois), bénéficier de tarifs douaniers extrêmement bas, etc. Par la suite, d'autres ports seront ouverts au commerce étranger et les « faveurs » étendues à d'autres nations étrangères.

de laquelle le palais d'Été à Pékin est pillé et détruit<sup>9</sup>. Désormais, la rivalité exacerbée entre puissances colonisatrices en diverses régions du monde se manifeste également sur le territoire chinois, où chacun veut établir et élargir sa « sphère d'influence »<sup>10</sup>.

Dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, les crises se multiplient, se superposent et sèment le chaos en Chine : de violentes émeutes prennent place en 1891 et préfigurent la révolte des Boxeurs ; l'Empire est également confronté à des jacqueries, ainsi qu'à de graves catastrophes naturelles qui engendrent des famines et accroissent la colère du peuple ; la Chine subit une humiliante défaite dans la guerre qui l'oppose au Japon en 1894-1895 ; le traité de Shimonoseki de 1895, qui concède des avantages et des territoires au Japon, attise tant les convoitises et les rivalités que les puissances se ruent pour arracher des concessions supplémentaires, telle l'Allemagne qui profite de l'assassinat de deux missionnaires allemands en 1897 pour réclamer l'octroi du Shandong, bientôt transformé en semi-colonie. Les missionnaires chrétiens<sup>11</sup> ne sont pas en reste : ils profitent eux aussi de la faiblesse des autorités pour obtenir toujours plus d'avantages et mènent une campagne agressive afin de grossir

---

<sup>9</sup> À ce propos, il importe de noter que « la mise à sac et la destruction d'un des plus beaux monuments impériaux se révèlent un traumatisme profond en Chine, dont on retrouve encore les échos de nos jours dans l'enseignement donné aux jeunes Chinois ». Voir Hequet, Galy et Gemelli, *La Chine*, p. 44. Sur le sac du palais d'Été, voir également Bernard Brizay, *Le Sac du palais d'Été : Seconde guerre de l'opium*, Paris, Éditions du Rocher, 2011.

<sup>10</sup> Sur ces rivalités, voir notamment l'ouvrage classique de Pierre Renouvin, *La Question d'Extrême-Orient, 1840-1940*, Paris, Hachette, 1946.

<sup>11</sup> Rappelons que la France est, depuis 1844, chargée du protectorat de toutes les missions catholiques sur le territoire chinois. Ce statut permet à la France de jouir d'avantages économiques et politiques et de rattraper, sous une autre forme, son retard par rapport à la Grande-Bretagne, grâce à sa capacité d'influence sur l'ensemble du territoire chinois. Le Ministre de France en Chine est ainsi le seul habilité à traiter des questions religieuses avec le Zongli Yamen. Cependant, au cours de la dernière décennie du siècle, d'autres nations contestent ce droit exclusif de la France, telle l'Allemagne qui, dès 1891, gère elle-même la mission catholique allemande en Chine. Voir notamment Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine*, p. 120-130. Certaines personnalités exprimeront leur opposition à ce protectorat français des missions en Chine, tel l'ancien gouverneur général de l'Indochine et ancien ministre de la Marine, Jean-Louis de Lanessan, *Les Missions et leur protectorat*, Paris, Félix Alcan, 1907, p. 195-216.



les rangs de leurs convertis chinois. Les Qing sont incapables de résister à ces coups de boutoir, et la tentative de modernisation de 1898, connue sous le nom des « Cent Jours », arrive trop tard et ne parvient pas à convaincre les conservateurs à la Cour impériale de la nécessité de réformer le pays. C'est au cours de cette même année que le mouvement des Boxeurs commence à prendre de l'ampleur.

Qui sont donc ces « Boxeurs » ? Incarnant un phénomène complexe et changeant, leur mouvement présente de multiples facettes. Il s'agit à l'origine d'une organisation nommée *Yihequan* (poings de justice et de concorde), dont les membres pratiquent les arts martiaux et des rituels censés les rendre invulnérables. C'est cette forme de kung-fu (*Meihuaquan*), dont certains exercices rappellent la boxe, qui inspire aux Occidentaux le surnom de « Boxeurs » (*Boxers* en anglais)<sup>12</sup>. Prenant son essor en particulier dans la province du Shandong, puis dans celle du Zhili (ancien nom de la province du Hebei qui entoure Pékin), le mouvement s'en prend initialement aussi bien aux autorités mandchoues qu'aux étrangers, mais ce sont surtout les missionnaires chrétiens, ainsi que leurs convertis, généralement issus des classes les plus basses de la société chinoise, qui deviennent une cible privilégiée. L'animosité à leur encontre – éprouvée non seulement par les Boxeurs mais aussi par les lettrés – s'explique par les pressions exercées sur les autorités locales par les missionnaires, qui cherchent à protéger leurs propres intérêts et ceux de leurs ouailles dans les différents litiges qui les opposent à la population. Les missionnaires abusent de leur position pour s'appropriier des terrains, remplacer d'anciens temples traditionnels par des églises, ou encore accorder des avantages excessifs aux

---

<sup>12</sup> Sur l'origine de ce terme, le D<sup>r</sup> Matignon lui-même écrit ceci : « Les Boxeurs ! Peu de mots historiques ont eu une pareille fortune. L'appellation était singulière et partant devait attirer l'attention même des plus indifférents. Ce terme de Boxeurs était une traduction anglaise, fantaisiste, sinon erronée, du mot chinois "Hi-Ho-Toine", qui veut dire, littéralement, la "Ligue des poings unis de l'harmonie". Le qualificatif de Boxeurs fut donné aux affiliés parce qu'ils se livraient à toutes sortes de mouvements de gymnastique, à une chorégraphie endiablée, avec passes magnétiques, incantations cabalistiques, destinées à impressionner profondément les assistants des séances d'initiation et à assurer le recrutement facile des adeptes. » Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, Paris, A. Maloine, 1910, p. 12.

convertis. Ces derniers font l'objet d'un profond mépris chez leurs compatriotes, car, comme le leur imposent les prêtres chrétiens, notamment catholiques, ils ont renié les traditions ancestrales du pays, à commencer par le confucianisme et le culte des ancêtres<sup>13</sup>. Déjà considérés comme des parias car de basse extraction, les convertis sont également perçus comme des traîtres à la solde des « diables étrangers » qui envahissent toujours plus le pays pour se le partager en sphères d'influence. Les missionnaires sont en effet assimilés à des « espions » et leurs établissements à des avant-postes qui servent les intérêts des impérialistes occidentaux et facilitent leur pénétration commerciale et militaire<sup>14</sup>.

Le caractère changeant du mouvement complique grandement sa lecture et sa compréhension. Tout d'abord, quoique initialement composé majoritairement d'adeptes des arts martiaux, les Boxeurs

---

<sup>13</sup> Yan explique que cette interdiction imposée par la religion catholique va « à l'encontre des coutumes et traditions de la Chine et empêche son développement dans le milieu des fonctionnaires et des lettrés. Dans la plupart des cas, les Chinois qui se sont convertis sont ceux qui ne peuvent être acceptés ou qui sont abandonnés par la société ou la famille. Afin d'éviter une condamnation, un bon nombre de malfaiteurs s'infiltra aussi dans les rangs des convertis, en se soumettant à la protection des étrangers. » Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine*, p. 35. À noter que cette hostilité envers les missionnaires, qui dégénéra parfois en violentes agressions, se manifestait particulièrement depuis les années 1860. Voir Renouvin, *La Question d'Extrême-Orient, 1840-1940*, p. 108-110.

<sup>14</sup> « Les Boxeurs s'opposaient au christianisme parce qu'il était, aux yeux du peuple, une manifestation spectaculaire de l'invasion de l'Occident ; parce que – fait extrêmement grave – les services consulaires et les légations des Puissances intervenaient partout en faveur des missions et de leurs protégés, les Chrétiens chinois, de sorte qu'une véritable scission de fait se creusait entre les convertis jouissant de faveurs spéciales et les non-convertis. Là résident les véritables raisons de l'antichristianisme des Boxeurs. Sans la politique peu intelligente des Puissances au profit des missions et la manière d'agir souvent maladroitement des missionnaires, l'antichristianisme aurait été privé de son ressort le plus puissant. » G. G. H. Dunstheimer, « Le mouvement des Boxeurs. Documents et études publiés depuis la deuxième Guerre mondiale », *Revue Historique*, vol. 231, n° 2, 1964, p. 415. Sur l'augmentation des privilèges dont bénéficient les missionnaires et sur l'exaspération croissante de la population chinoise, voir également Preston, *The Boxer Rebellion*, p. 22-32, et Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine*, 2007, p. 24-39. À noter que Matignon lui-même insiste sur ces concessions abusives, voir Jean-Jacques Matignon, *La Défense de la légation de France (Pékin, du 13 juin au 15 août 1900), conférence de la Croix-Rouge de Bordeaux, le 3 mai 1901*, Paris, Libraires associés, 1902, p. 14.

sont rejoints dans le courant de 1899 par de nombreux membres de diverses sociétés secrètes, comme celle du « Grand Couteau », ce qui contribue à brouiller les pistes<sup>15</sup>. Par ailleurs, bien qu'elle se répande surtout dans la province du Shandong en 1898, l'agitation contre les étrangers est également manifeste en d'autres endroits de la Chine, en particulier dans le Yunnan où la révolte attisée par les mandarins locaux peut être interprétée, rétrospectivement, comme un signe avant-coureur de l'attaque des légations à Pékin et à Tien-tsin ; toutefois, la répression des Boxeurs par les autorités locales laisse croire que la révolte est circonscrite au nord-est du pays<sup>16</sup>. En outre, si les Boxeurs ont indéniablement pris part à l'assaut contre les étrangers, ce sont en fait les soldats réguliers chinois qui sont les auteurs des principales attaques, notamment des crimes politiques tels que l'assassinat du chancelier de la légation du Japon, Akira Sugiyama, perpétré le 11 juin 1900, puis celui du ministre d'Allemagne, le baron von Ketteler, le 20 juin. Dès le 30 mai, Paul Pelliot soulignait lui-même dans ses carnets que « ce sont des *soldats* chinois qui ont mis le feu » après leur départ de Chan-sin-tien, où un petit groupe de volontaires était parti chercher les employés du chemin de fer et leur famille qui, semblait-il, étaient assiégés seulement par les Boxeurs<sup>17</sup>. En effet, les Qing, eux-mêmes menacés par cette colère grandissante qui s'organise dans les campagnes, ont décidé de s'allier aux Boxeurs afin que la révolte soit dirigée exclusivement contre les Occidentaux et les Japonais. Dans le Shandong, le *Yihequan* est rapidement rebaptisé *Yihetuan* (milices de justice et de concorde), ce qui lui confère un statut semi-officiel, du moins cautionné par les

---

<sup>15</sup> Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine*, p. 78-79.

<sup>16</sup> Voir notamment la correspondance du consul de France au Yunnan, Auguste François, *Le Mandarin blanc : Souvenirs d'un consul en Extrême-Orient, 1886-1904*, textes rassemblés et présentés par Pierre Seydoux, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p. 227-279. Voir aussi Ministère des Affaires étrangères, Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914, *Documents diplomatiques français, 1871-1914. Série 1, Tome 16 (18 novembre 1899 – 30 décembre 1900)*, Paris, Imprimerie nationale / Alfred Costes, 1959, p. 231-236, 239-240, 249.

<sup>17</sup> Paul Pelliot, *Carnets de Pékin, 1899-1901*, Paris, Imprimerie nationale, 1976, p. 6.

autorités. Toutefois, entretenir l'illusion que le mouvement est principalement porté par les Boxeurs permettra aux autorités Qing et à l'impératrice douairière Cixi de leur imputer l'entière responsabilité des troubles lorsque les puissances étrangères s'imposeront dans la capitale<sup>18</sup> – même si, parmi les étrangers en Chine et dans de nombreuses chancelleries, personne ne sera dupe.

Quoi qu'il en soit, les événements de 1900 et 1901 semblent surtout démontrer combien la dynastie Qing est affaiblie, pour ne pas dire à l'agonie : elle s'éteindra une décennie plus tard, précisément en 1912, et laissera la place à la République de Chine.

## **Le siège des légations à Pékin**

En ce printemps 1900, la « révolte des Boxeurs » prend en fait la forme d'un conflit ouvert entre la Chine et les puissances étrangères présentes sur son territoire. À la complexité du jeu (ou du double jeu) des protagonistes s'ajoute une multiplicité de « fronts » et de « moments » qui ont chacun leurs témoins plus ou moins isolés et représentent autant de phases de cet épisode historique.

Tout d'abord, dans la région de Pékin, les hostilités commencent fin mai avec l'attaque menée contre les employés du chemin de fer à Chan-sin-tien, puis elles se concentrent peu après sur Pékin<sup>19</sup>, où le siège occupera deux fronts principaux : d'une part le

---

<sup>18</sup> Yan, *Le Mouvement des Boxeurs en Chine*, p. 164-165.

<sup>19</sup> Connaître la géographie de Pékin permet de mieux appréhender les événements. La capitale chinoise représente alors à peu près les deux tiers de la superficie du Paris de 1900 : elle est composée de quatre « villes », avec au sud la Ville chinoise et au nord la Ville tartare, celle-ci se présentant comme une sorte de ville gigogne puisqu'elle comprend la Ville impériale (Ville jaune) qui renferme elle-même la Cité interdite (Ville rouge ou violette). Chacune de ces « villes » est ceinte de murailles, pour certaines monumentales puisqu'elles font au moins 15 mètres de hauteur et 12 mètres d'épaisseur, avec des portes non moins imposantes qui servent de points de passage : il en existe treize sur la muraille extérieure, et seulement trois permettant d'aller et venir entre la Ville chinoise et la Ville tartare. Le Pé-tang est situé dans la partie ouest de la Ville impériale, tandis que le quartier des légations se trouve dans la Ville tartare, sis entre la muraille sud-est de la Cité impériale et la muraille nord de la Ville chinoise (voir carte 2). Pour une description de Pékin à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, voir notamment M<sup>gr</sup> Alphonse Favier, *Péking* :

Pé-tang [Beitang]<sup>20</sup>, c'est-à-dire la Cathédrale du Nord, où sont réfugiés les prêtres catholiques et leurs convertis chinois, et d'autre part le quartier des Légations, où sont retranchés Occidentaux et Japonais appartenant au corps diplomatique, aux différentes administrations et entreprises (douanes, banques, chemins de fer, etc.) et à certaines missions chrétiennes. Le siège des légations est lui-même composé de plusieurs fronts : la légation d'Angleterre, au nord-ouest, où se sont retirés la plupart des non-combattants, les femmes et les enfants ; la résidence du Prince Sou, appelée le Fou<sup>21</sup>, de l'autre côté de la rivière de Jade, au nord-est, où sont réfugiés des centaines de convertis chinois ; les légations russe et américaine, au sud-ouest ; et les légations française et allemande au sud-est (voir cartes 2 et 3).

Parallèlement au siège de Pékin, la bataille s'engage aussi dans la région de Tien-tsin, avec l'épisode avorté de la colonne Seymour qui tente de venir au secours des assiégés du 10 au 28 juin, la bataille des forts de Takou [Dagu] les 16 et 17 juin, la bataille de Tien-tsin les 13 et 14 juillet. Viendra ensuite la marche sur Pékin des huit nations alliées (Allemagne, Autriche-Hongrie, États-Unis, France, Italie, Japon, Royaume-Uni, Russie) du 4 au 14 août, date qui marquera la libération des légations mais aussi le début d'un sac généralisé et de violences perpétrées contre les Chinois, qu'ils soient Boxeurs ou non, et enfin l'occupation de la région, qui subira des

---

*histoire et description*, Pékin, Imprimerie des Lazaristes au Pé-T'ang, 1897 ; voir également Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, p. 4-11.

<sup>20</sup> Le Pé-tang, également connu comme la cathédrale du Saint-Sauveur, fut construit dans les années 1880 à l'intérieur de l'enceinte de la Cité impériale (voir carte 2). Pour une description détaillée, voir René Bazin, *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*, Tours, Mame, [1902], p. 187-188. Selon Bazin, la défense du Pé-tang était extrêmement difficile, tandis que le lieutenant de vaisseau Darcy indique que l'église paraissait « occuper une position assez forte, et pouvoir tenir longtemps, même contre des adversaires bien armés ». Eugène Darcy, *La Défense de la légation de France à Pékin*, Paris, A. Challamel, 1901, p. 14.

<sup>21</sup> Voir l'entrée du 15 juin.

opérations de « nettoyage », au moins jusqu'à la signature du protocole de paix imposé aux autorités Qing le 7 septembre 1901<sup>22</sup>.

Étant donné le déséquilibre des forces en présence pendant le siège (quelques centaines d'étrangers contre des milliers de Boxeurs et de soldats chinois), le fait que les assiégés aient échappé au massacre semble relever du miracle, comme le D<sup>r</sup> Matignon lui-même l'écrira à sa famille le 28 août 1900<sup>23</sup>. De même, le ministre plénipotentiaire<sup>24</sup> Stephen Pichon conclut rétrospectivement :

On peut se demander comment les assiégés ont résisté et ont été sauvés. Il a fallu, pour empêcher le massacre général auquel tout semblait les condamner, une série d'événements extraordinaires, dont l'origine tient peut-être moins à la volonté des hommes qu'à un concours de circonstances échappant à toutes les prévisions<sup>25</sup>.

Effectivement, aucune raison simple ne saurait expliquer leur survie. On ne peut d'ailleurs que souscrire à la remarque du D<sup>r</sup> Matignon, qui écrit dans son journal le 5 août : « Ce siège est fait d'antithèses : heureux l'historien qui pourra, un jour, les comprendre et les faire comprendre. » Et à la tâche ardue de démêler l'écheveau

---

<sup>22</sup> Sur cette expédition internationale, voir Jean-François Brun, « Intervention armée en Chine : l'expédition internationale de 1900-1901 », *Revue historique des armées*, n° 258, 2010, p. 14-45.

<sup>23</sup> Voir la lettre de Matignon à sa famille datée du 28 août 1900, qui sert d'épilogue au présent volume. Le 11 juillet, le Dr Matignon écrit également dans son journal : « Ce qui paraît dominer chez nous – bien qu'on ne se le dise – c'est une sorte de résignation fataliste. Toutes les probabilités sont contre nous ; il y a 999 chances ½ sur 1 000 pour que nous ne sortions pas de cet enfer. »

<sup>24</sup> Le corps diplomatique est composé de quatre catégories d'agents : envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires ; consuls et vice-consuls ; chargés d'affaires et secrétaires de légations ; et aspirants diplomatiques. Voir Bernard Brizay, *La France en Chine. Du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2013, p. 329.

<sup>25</sup> Stephen Pichon, « Rapport de M. Pichon, Ministère des Affaires étrangères, *Documents diplomatiques : Chine, 1899-1900*, Paris, Imprimerie nationale, 1900, p. 195-196. À noter que ce rapport fut aussi publié sous la forme d'un supplément de deux pages dans *Le Temps*, « Le siège des légations de Pékin, du 19 juin au 15 août 1900 : Rapport et journal de M. Pichon, Ministre de France », 10 novembre 1900. Il est également disponible dans Stephen Pichon, *Dans la bataille*, Paris, A. Méricant, 1908 ; et Stephen Pichon, « La ville en flammes », in Pierre Loti, *Les Derniers jours de Pékin*, Paris, Julliard, 1991, p. 21-69.

de faits contradictoires et de retournements de situation s'ajoute l'élément non moins crucial du foisonnement des témoins qui expriment une multiplicité de points de vue : civils ou militaires, diplomates ou missionnaires, personnes de haut rang ou simples employés, bons connaisseurs de la Chine ou recrues fraîchement débarquées dans l'Empire du Milieu, etc.

Pendant, au-delà de leurs différences, ces témoignages presque exclusivement occidentaux ont généralement renforcé la tendance à une interprétation non seulement impérialiste mais aussi « nationale » des faits, surtout en cette période d'intenses rivalités coloniales : la France écoutait les récits des ressortissants français, le Royaume-Uni ceux des Britanniques, l'Allemagne ceux des Allemands, etc., sans qu'une vision *globale* – c'est-à-dire incluant toutes les parties prenantes, y compris la Chine – n'émerge et n'offre une lecture plus impartiale de ce moment-clé de l'histoire chinoise et des relations internationales<sup>26</sup>. Dans le sillage des événements, il est frappant de constater l'absence presque totale de témoignages chinois dans les sources primaires relatives au mouvement des Boxeurs, à l'exception du « Journal d'un bourgeois de Pékin » traduit et reproduit en 1902 dans l'ouvrage du baron d'Anthouard, secrétaire de la légation de France, mais qui ne couvrait, hélas, que quelques jours, ainsi que du témoignage d'un « Boxeur instruit » recueilli par la suite par le correspondant américain George Lynch<sup>27</sup>. En effet, comme l'indique Diana Preston :

---

<sup>26</sup> Il va sans dire que la double barrière culturelle et linguistique représente un obstacle majeur, comme le rappelle Lanxin Xiang, qui tenta justement de proposer une analyse « multinationale », mais qui ne put étudier la révolte des Boxeurs que jusqu'au 20 juin, tant la tâche est gigantesque. Voir Lanxin Xiang, *The Origins of the Boxer War. A Multinational Study*, Londres, New York, Routledge Curzon, 2003, p. vii. À propos des sources chinoises sur les Boxeurs, dont un recueil important ne fut publié qu'en 1951, voir Dunstheimer, « Le mouvement des Boxeurs », *op. cit.*, p. 387-395.

<sup>27</sup> Voir le chapitre VII « Journal d'un bourgeois de Pékin », dans Albert d'Anthouard, *La Chine contre l'étranger : Les Boxeurs*, Paris, Plon-Nourrit, 1902, p. 294-343 ; et le chapitre VIII dans George Lynch, *The War of the Civilisations, Being the Record of a « Foreign Devil's » Experiences with the Allies in China*, Londres, New York & Bombay, Longmans, Green, and co., 1901, p. 102-117.

Bien que le soulèvement des Boxeurs soit l'un des épisodes les mieux documentés de l'histoire de l'Extrême-Orient, il demeure également l'un des plus opaques, notamment parce que la plupart des journaux et des témoignages disponibles furent écrits par des Occidentaux<sup>28</sup>.

Ces récits occidentaux foisonnèrent parce que les assiégés avaient parfaitement conscience qu'ils étaient en train de vivre une page d'histoire – une page d'histoire si dense et si pleine de rebondissements qu'il leur fallait consigner les faits au quotidien pour ne pas en perdre le fil. Dans son journal, à la date du 23 juillet, le D<sup>r</sup> Matignon remarque d'ailleurs : « Quand j'essaye de récapituler mes souvenirs, tout cela me paraît confus. Si je n'avais mes notes pour me donner quelques points de repère, il me serait fort difficile de me retrouver dans cet imbroglio de faits tragiques. Nous prenons tous – ou à peu près – des notes. » Rien de surprenant, donc, à ce que la plupart des assiégés aient décidé de tenir un journal de ces événements<sup>29</sup>, car ils se savaient, comme l'écrit Matignon le 14 août, « les acteurs d'un drame unique dans l'histoire ».

Des acteurs, certes, qui vivent et notent les événements, mais qui ne sont pas nécessairement en mesure de les interpréter. En cela, le D<sup>r</sup> Matignon fait également figure d'exception<sup>30</sup> car, quoique

---

<sup>28</sup> « *Although the Boxer rising is one of the best-documented episodes in the history of the Far East, it is also one of the most perplexing. One problem is that most of the available diaries and accounts were written by Westerners.* » Preston, *The Boxer Rebellion*, p. 335.

<sup>29</sup> Dans un récit rétrospectif rédigé en novembre 1900, un membre de la douane, J. H. Macoun, explique n'avoir pas tenu de journal, d'abord parce qu'en tant que volontaire il n'en avait pas le temps, et ensuite parce qu'il était intimement convaincu que personne n'en réchapperait. Il témoigne qu'en l'absence de notes, ses souvenirs sont déjà très flous seulement deux ou trois mois plus tard. Voir J. H. Macoun, *The Siege of the Peking Legations*, Belfast, [s.n.], 1913, p. 8.

<sup>30</sup> Une autre exception notable est celle de Paul Cambon, l'ambassadeur de France à Londres, qui, dès le 12 juin 1900, soit avant même le début du siège, offre à Théophile Delcassé, le ministre français des Affaires étrangères, une analyse remarquablement clairvoyante sur ce qui se trame en Chine : « Des conversations de mes collègues, il résulte qu'aucun Gouvernement n'a d'informations précises sur la portée du mouvement et sur les intentions du Gouvernement chinois. Je disais à Lord Salisbury [le Premier ministre du Royaume-Uni] que la difficulté de



homme de son temps par certains aspects, il aura une lecture néanmoins lucide de cette « révolte des Boxeurs ». Dès son retour en France, à l'occasion d'une conférence donnée à la Croix-Rouge de Bordeaux le 2 mai 1901, il déclare : « Si les Boxeurs s'en étaient tenus à leurs séances de chausson et de savate, ils auraient eu peu d'importance. Mais le mouvement qu'ils déterminèrent n'est autre qu'un mouvement nationaliste<sup>31</sup>. » Il ne changera plus d'avis puisqu'il livrera la même analyse à Francis Laur<sup>32</sup>, et la reprendra pratiquement mot pour mot dans son ouvrage de 1910 :

Si les Boxeurs s'en étaient tenus à leurs séances de chausson et de savate, leur rôle eût pu présenter de l'intérêt pour l'histoire retrospective de la gymnastique. Mais le mouvement dont ils étaient la manifestation bruyante représentait l'éveil du patriotisme chinois, avec toute l'intransigeance d'un nationalisme aveugle, étroit, farouche, ignorant, mais parfaitement légitime.

Cet éveil du patriotisme s'est produit par les fautes accumulées des nations civilisées. C'est parce que nous n'avons pas compris les Chinois, que nous avons cru que ce peuple doux, somnolent, passif, pouvait sans regimber, surtout après la victoire japonaise de 1894, accepter toutes les innovations, toutes les humiliations, que nous nous sommes laissé entraîner plus loin et plus vite que nous ne l'aurions dû faire<sup>33</sup>.

---

la situation ne me semblait pas envisagée sous son vrai jour par les représentants des Puissances à Pékin. Ils semblent croire que tout dépend de l'Impératrice et qu'il suffit d'un ordre d'elle pour assurer la répression de l'insurrection. À mon avis, l'Impératrice n'a fait que dériver sur les étrangers un courant qui s'établissait contre elle-même. Le mouvement actuel me paraît exclusivement chinois et, pour employer les appellations à la mode, c'est un mouvement nationaliste. » Voir Ministère des Affaires étrangères, *Documents diplomatiques français, 1871-1914. Série 1, Tome 16*, p. 272-273.

<sup>31</sup> Matignon, *La Défense de la légation de France*, p. 13.

<sup>32</sup> Francis Laur, *Siège de Péking : récits authentiques des assiégés*, S. Pichon, d'Anthouard, Ct Darcy, Matignon, Bartholin, Mathieu, Piot, etc., Paris, Société des publications scientifiques et industrielles, 1904-1905, p. 5-6.

<sup>33</sup> Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, p. 12-13.

Cette compréhension de la nature patriotique ou nationaliste du mouvement viendra cependant plus tard<sup>34</sup>, une fois le siège levé et la poussière retombée, quand le D<sup>r</sup> Matignon pourra considérer, à tête reposée et avec suffisamment de recul, ces événements extraordinaires. Avant cela, il aura pris soin de les consigner.

## Le journal du D<sup>r</sup> Matignon

De nombreux témoignages paraissent donc dans les mois et les années qui suivent, et ce dans les différents pays qui comptaient des ressortissants sur place. Pour ce qui est de la France, le ministre Stephen Pichon<sup>35</sup>, le secrétaire Albert d'Anthouard<sup>36</sup>, le lieutenant

---

<sup>34</sup> À ce sujet, le lieutenant Fernand Anginieur (1868-1914), militaire et explorateur arrivé en Chine en septembre 1900, rapporte une anecdote significative, en particulier pour les Français : « Je fis route de Takou à Shanghai en compagnie d'un mandarin huppé, nommé Tsai-Chaou-Kaï, homme fort intelligent et parlant très bien anglais : il était, m'a-t-il dit, directeur de l'université de Tien-tsin et avait été secrétaire du vice-roi du Pé-tchi-li, qui s'est suicidé au combat de Yang-Tsoun en voyant la défaite de ses troupes. "Qu'est-ce que les Boxers ? lui demandai-je. – Ce sont vos communards français, répondait-il sans hésitation. – Que voulaient-ils faire ? – Ils voulaient faire, répliqua-t-il avec calme, ce qu'ont voulu faire chez vous Robespierre et Danton : se débarrasser non seulement des étrangers, mais de tous les Chinois qui avaient des rapports avec eux et de tous ceux qui avaient une situation et de la fortune... Vous en avez vu beaucoup sans vous en douter : la plupart des gens que vous avez vus en sont ou, du moins, en étaient il y a quelques semaines." – On devine mon ébahissement en entendant ces paroles, que j'ai rapportées textuellement. Exagérais-je en disant qu'il n'y a pas plus d'un Chinois sur un million connaissant les noms de Robespierre et de Danton ? » Voir Fernand Anginieur, « Rapport du lieutenant Anginieur, fait à la suite de son voyage en Sibérie et en Chine », 6 avril 1901, carton GR 7 N 1674, Archives militaires, Service Historique de la Défense (Vincennes), p. 35-36.

<sup>35</sup> Stephen Pichon (1857-1933), journaliste, député, diplomate, proche ami de Georges Clemenceau, était alors ministre plénipotentiaire de France à Pékin (1897-1901). Il sera ensuite sénateur du Jura et ministre des Affaires étrangères. Pour son témoignage, voir Pichon, « Rapport de M. Pichon », *op. cit.*, p. 195-232.

<sup>36</sup> Le baron d'Anthouard (1861-1944) était alors Premier secrétaire de la légation de France à Pékin. En séjour au Japon au début de la révolte, il rejoint Tien-tsin et entre à Pékin le 14 août avec l'armée de coalition. Publié dès 1902, son rapport présente à la fois son propre journal, tenu principalement à Tien-tsin, ainsi que les témoignages qu'il recueillit par la suite auprès des assiégés à Pékin. Voir d'Anthouard, *La Chine contre l'étranger : Les Boxeurs*, 1902.

de vaisseau Eugène Darcy<sup>37</sup>, ou encore les généraux Régis Voyron<sup>38</sup> et Henri-Nicolas Frey<sup>39</sup> publient peu après leurs rapports, avec une retenue inhérente à leur fonction<sup>40</sup>. Dans sa propre version de 1910, le D<sup>r</sup> Matignon lui-même propose un compte rendu beaucoup plus succinct et surtout très policé par rapport au document publié aujourd'hui. D'autres témoins offrent leur récit, que ce soit pour couvrir certains événements spécifiques, à l'instar des employés à la construction du chemin de fer qui décrivent l'attaque des Boxeurs à Chan-sin-tien le 28 mai<sup>41</sup>, ou pour livrer un journal sur l'ensemble du siège mais dont l'expérience demeure circonscrite à un seul et même lieu, comme celui de M<sup>me</sup> Pons-Laurent, gouvernante de la famille Piry, qui passa l'intégralité du siège dans les limites de la légation d'Angleterre<sup>42</sup>.

Dans cet ensemble de témoignages français, une exception demeure : l'édition posthume des carnets de Paul Pelliot<sup>43</sup>, conservés

---

<sup>37</sup> Eugène Darcy (1868-1928), lieutenant de vaisseau envoyé à Pékin pour assurer la défense de la légation de France, publiera son témoignage dès 1901. Voir Darcy, *La Défense de la légation de France à Pékin*, 1901.

<sup>38</sup> Le général Régis Voyron (1838-1921), alors inspecteur général adjoint de l'infanterie de marine, est nommé commandant du corps expéditionnaire le 11 juillet 1900. Il publiera *Rapport sur l'expédition de Chine, 1900-1901*, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1904.

<sup>39</sup> Henri-Nicolas Frey (1847-1932), général de division des troupes coloniales, était en 1900 à la tête de la 3<sup>e</sup> brigade de l'état-major à Saïgon. Il commande les troupes françaises lorsque la coalition des huit nations marche sur Pékin, et rendra compte de son expérience dans son ouvrage *Français et alliés au Petchili, campagne de Chine, en 1900-1901*, Paris, Hachette, 1904.

<sup>40</sup> Lors de sa conférence proposée à Bordeaux en 1901, Matignon prendra garde de ne pas évoquer la politique de la France et de ne pas critiquer le ministre Pichon (qu'il ne ménage pas dans son journal), ce qui ne l'empêche pas d'égratigner le corps diplomatique, lorsqu'il déclare, avec son ironie caractéristique : « Ce qui a surtout été pénible, spécialement pour les réfugiés de la Légation d'Angleterre, qui n'avaient pas comme nous l'excitation permanente du coup de feu, ç'a été l'incertitude angoissante du lendemain. » Matignon, *La Défense de la légation de France*, p. 29.

<sup>41</sup> Témoignages rapportés notamment dans Laur, *Siège de Péking*.

<sup>42</sup> Voir M<sup>me</sup> S. Pons-Laurent, *Siège de Pékin, 19 juin-14 août 1900*, Cannes, Imprimerie Louis Vidal, 1901.

<sup>43</sup> Paul Pelliot (1878-1945), sinologue, linguiste, historien, archéologue et explorateur, était alors membre de la mission archéologique d'Indochine à Hanoï,

au Collège de France et publiés en 1976, qui viennent compléter à merveille le journal du D<sup>r</sup> Matignon puisque les deux hommes se trouvaient souvent sur le même front pour défendre la légation de France. Âgé de seulement 22 ans, Pelliot était arrivé à Pékin le 29 mars 1900 avec pour mission d'y acquérir des livres chinois. Écrites dans le feu de l'action, ses notes griffonnées à la va-vite et parfois proches de la sténographie rendent compte des événements de façon plus brute et sommaire que le journal du D<sup>r</sup> Matignon, dont la narration est particulièrement riche et vivante, dans un style à la fois enlevé et soigné. Malgré leurs différences de forme, ces deux documents sont complémentaires et mettent en relief le regard souvent lucide des deux hommes<sup>44</sup>. On ne peut que regretter que les carnets tenus par Pelliot pendant le siège s'arrêtent à la date du 17 juillet 1900. Ses notes sont très éclairantes sur les circonstances à Pékin pendant les semaines qui précèdent la crise. Voici, par exemple, comment il décrit l'atmosphère qui règne à la mi-mai :

De nouveaux placards contre les étrangers. Un d'entre eux, affiché à la porte du Nan T'ang nous accuse d'empoisonner les puits. Confirmation du massacre de 70 Chrétiens chinois dans église de village près Pao ting fou. Nouvelles de nouveau massacre : tous habitants de village près Tchang hin tien [Chan-sin-tien] (60 habitants) ont été éventrés. Il semble que gouvern[emen]t chinois pousse au massacre des chrétiens chinois pour supprimer indirect[emen]t missionnaires, mais sans s'en prendre aux Européens de peur de représailles. À Péking danger n'est pas évident. L'Impératrice d'ailleurs ne semble pas vouloir agir contre les boxers qui ont à Péking l'appui du prince Toan [Touan] père de l'héritier présomptif Pou

---

devenue en 1900 l'École française d'Extrême-Orient (EFEO). Il sera l'un des grands experts français sur l'Asie orientale et deviendra, dès l'âge de 33 ans, titulaire de la Chaire de langues, histoire et archéologie de l'Asie centrale, créée spécialement pour lui au Collège de France en 1911. Voir Pelliot, *Carnets de Pékin, 1899-1901*, 1976.

<sup>44</sup> Voir notamment la lettre de Pelliot adressée à Louis Finot et datée du 30 mai 1900, dans laquelle il offre une analyse remarquablement claire des enjeux et de la situation alors même que le siège n'a pas commencé et que, dans toutes les légations, au pire on nie, au mieux on s'interroge. *Ibid.*, p. 44-46.

tsuen [Pu Jun]. M. Pichon semble vouloir agir. A parlé de faire venir l'amiral et deux bateaux, et au moindre danger de faire débarquer, fût-ce de force. M. Ketler [von Ketteler], ministre d'Allemagne assez monté. M. Cologan lui-même commence à se demander où l'on va<sup>45</sup>.

Le journal du D<sup>r</sup> Matignon constitue un ajout important à la littérature sur le sujet et présente un grand intérêt à de nombreux égards. Tout d'abord, en tant que médecin, il occupait une place particulière au sein de la légation : en poste depuis 1894, il connaissait bien la Chine ainsi que le petit monde cosmopolite des expatriés à Pékin, que ce soit au sein de la communauté française ou plus généralement dans les différentes légations<sup>46</sup>. Sa fonction l'amenait naturellement à être en contact avec l'ensemble des ressortissants français sur place (diplomates, militaires, missionnaires, employés, etc.), mais aussi avec les patients chinois qui se présentaient à son hôpital situé à côté du Nan-tang<sup>47</sup> et qui lui permettaient de mieux connaître la population<sup>48</sup>. Au cours du siècle, où il œuvre tant comme combattant que comme médecin, il rapporte dans son journal de nombreux détails – fort intéressants à défaut d'être toujours ragoûtants – sur les morts et les blessés soumis à son expertise médicale.

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>46</sup> Voici comment le D<sup>r</sup> Matignon décrit le petit monde des étrangers en Chine à la veille des événements : « Dans ce quartier des Légations s'agitent 150 à 200 Étrangers, appartenant à 12 ou 14 nations différentes : personnel diplomatique, service des Douanes impériales, banques. L'élément étranger comprenait en outre les Missionnaires, catholiques et protestants, avec leurs femmes et leurs enfants, fort nombreux. Mais les Missionnaires étaient un peu considérés par nous comme des demi-Chinois, parlant la langue, ayant adopté le costume, les idées et souvent les habitudes de leurs convertis – celle de se raser la tête et de porter les cheveux en natte par exemple. » Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, p. 10.

<sup>47</sup> Le Nan-tang (l'Église du Sud) était situé à environ deux kilomètres à l'ouest du quartier des Légations (voir carte 2).

<sup>48</sup> Dans son livre de 1910, Matignon indique d'ailleurs qu'avant que la révolte n'éclate, « tous les jours, en rentrant de mon Hôpital ou de mon dispensaire, je rapportais les bruits que j'entendais circuler et que je considérais comme de très fâcheux augure ». Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, p. 17-18.

Par ailleurs, il fit partie des quelques officiers qui, avec leur petit groupe de matelots et de volontaires, défendirent jusqu'au bout la légation française, ce « petit coin de France » comme il lui plaisait de l'appeler<sup>49</sup>. Sa présence aux côtés du lieutenant de vaisseau Eugène Darcy permet notamment d'éclairer et de compléter les dires de ce dernier, mais aussi de jeter une lumière plus crue sur la version du ministre Pichon.

Il faut également souligner que le D<sup>r</sup> Matignon joua un rôle important en tant que photographe puisqu'il est l'auteur de la plupart des clichés connus en France sur le siège des légations, ceux-ci ayant souvent été reproduits, d'abord dans l'hebdomadaire *L'Illustration*, puis dans les propres publications de Matignon ou celles d'autres auteurs<sup>50</sup>. Il écrit à ce propos dans son journal le 11 juillet :

Je fais beaucoup de photographie. C'est de l'histoire à ma façon, disais-je, hier, à Pichon. [...] Je dis que je prenais beaucoup de notes et de photos ; qu'il fallait bien penser à l'avenir et que la photographie dispensait souvent de commentaires. Berteaux et C<sup>ie</sup> ont dû dire un tas de choses contre moi au patron, car en riant, il m'a dit : « *Je suis sûr que vous direz un tas de choses dures sur moi.* » J'ai répondu : « *M. le Ministre, soyez tranquille ; je vous aime trop pour être méchant à votre égard.* »

« Méchant », le D<sup>r</sup> Matignon l'est certainement parfois dans son journal envers le ministre Pichon et certains élèves interprètes –

---

<sup>49</sup> Voir les entrées des 22 juin, 30 juin, 12 juillet, 15 août. La formule était prisée des assiégés français, puisque l'élève interprète Marcel Feit, parlant de la légation de France, évoque également leur « amour aussi de ce petit coin de terre où nous étions chez nous ». Voir la lettre de Feit à Eugène Déotte datée du 29 décembre 1900, dans André-Louis Gruingtens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais » (correspondance 1899-1900, retranscrite et mise en ligne par la famille Debleds-Gruingtens), <<https://www.fichier-pdf.fr/2019/02/12/la-destinee-chinoise-dun-honfleurais/>>, consulté le 18 avril 2021.

<sup>50</sup> Pour de nombreuses photographies prises après l'arrivée des troupes internationales, voir les archives photographiques citées en bibliographie, en particulier *La Chine à terre et en ballon : reproduction de 272 photographies exécutées par des officiers du génie du corps expéditionnaire et groupées sur 42 planches en phototypie avec légendes explicatives*, Paris, Berger-Levrault, 1902.

les « Berteaux et C<sup>ie</sup> » – qui restent « planqués » à la légation d'Angleterre. Mais il ne sera pas le seul à broser un portrait peu flatteur du ministre de France et de sa « garde rapprochée »<sup>51</sup>. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il s'abstint de publier son journal de son vivant. « L'état de surexcitation physique et morale dans lequel je me trouvais en écrivant mes notes m'a rendu souvent partial », reconnaît-il en novembre 1901 (voir son avant-propos).

À plus d'un siècle de distance, fort heureusement, il y a prescription. L'historien – ou simplement le lecteur curieux – peut donc se délecter d'un journal qui non seulement retrace les moments clés et les faits marquants du célèbre siège des légations, mais qui en offre également l'envers du décor, qui détaille ce qui généralement ne transpire pas dans les rapports officiels ou dans les témoignages publiés : tout l'éventail du comportement humain qui va de la couardise au courage, de la mesquinerie à la générosité, de l'intelligence à la bêtise, de l'optimisme le plus aveugle au pessimisme le plus pathétique ; tous les sentiments que peuvent éprouver des assiégés (peur, angoisse, attente, ennui, irritabilité, fatalisme, mais aussi jalousie, mépris ou admiration, etc.) ; la hantise obsédante de la torture qui les conduit à envisager le suicide s'ils se retrouvent dos au mur<sup>52</sup> ; mais aussi, plus prosaïquement, les surnoms donnés aux uns et aux autres, les canards et cancans, le menu du jour trop souvent composé de viande de cheval, la gamme infinie des odeurs qui assaillent leurs narines, et quantité d'anecdotes drôles ou curieuses. « Il serait intéressant, note-t-il le 10 juillet, de pouvoir recueillir, au jour le jour, toutes les petites histoires, potins et faits divers, de chaque légation. La chronique amusante et même scandaleuse y trouverait son aliment. » À défaut d'en proposer un récit exhaustif, ce journal en fournit au moins un aperçu fort intéressant.

---

<sup>51</sup> Le ministre de France semble avoir brillé pendant tout le siège par un pessimisme et une couardise qui ont fait de lui « la risée de Pékin ». Voir en particulier les entrées des 4 et 5 août et les notes correspondantes.

<sup>52</sup> Voir l'entrée du 29 juin, minuit. Voir aussi Pichon, « Rapport de M. Pichon », *op. cit.*, p. 205, 212.

Nombreux furent donc celles et ceux qui, conscients de vivre un moment historique à l'issue terriblement incertaine, tinrent un journal quotidien de ce siège ; mais le D<sup>r</sup> Matignon fut probablement l'un des diaristes les plus prolixes, jamais avare de détails allant du plus trivial au plus sérieux, animé du désir de conserver la trace précise des événements au jour le jour, ainsi que des propos tenus par les uns et par les autres<sup>53</sup>. Il nous fait vivre ce siège avec une verve remarquable et brosse un tableau saisissant de ces circonstances exceptionnelles : le docteur livre les faits « avec ses tripes », à chaud, sans fard, sans la réserve attendue des diplomates et des militaires, puisque l'objectif de ce journal était d'abord et avant tout de consigner la matière brute des événements<sup>54</sup>. Pourtant, malgré l'humour souvent mordant et ironique dont le D<sup>r</sup> Matignon ne se départ presque jamais, on sent l'angoisse constante et la versatilité intrinsèque à une expérience qui met à rude épreuve les nerfs de tout un chacun. Dès le 24 juin, il écrit à ce sujet : « Les caractères se modifient de jour en jour : cette transformation serait intéressante à observer, si je n'avais choses plus prosaïques et plus utiles à faire, telles que tirer des coups de fusil et soigner des blessés et malades<sup>55</sup>. » Ce journal, en l'occurrence, permet aussi d'observer ce phénomène.

## L'itinéraire de l'archive

Connaissant les risques qui pèsent sur les archives privées, il est heureux que ce journal ait été conservé, sous une forme ou une autre, et qu'il puisse être porté à la connaissance du public. À son retour en France, Jean-Jacques Matignon prit soin de recopier toutes

---

<sup>53</sup> « Quand j'ai un moment, écrit-il le 5 juillet, je vais dans mon bureau, couche rapidement quelques notes sur le papier qui seront curieuses à relire plus tard, si jamais ce plus tard doit exister ! »

<sup>54</sup> Voir son avant-propos.

<sup>55</sup> Le D<sup>r</sup> Matignon tirera cependant un article de ses observations. Voir le chapitre intitulé « Psychologie d'assiégés : souvenirs du siège de la légation de France à Pékin », initialement publié dans la *Revue d'Asie* (15 avril 1902) et reproduit dans Jean-Jacques Matignon, *Superstition, crime et misère en Chine*, Paris, A. Storck & C<sup>ie</sup>, 4<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, 1902, p. 409-429.



ses notes prises pendant le siège des légations, « par simple prudence », écrit-il dans son avant-propos, « pour les sauver de la destruction qu'attend, un jour ou l'autre, tous les bouts de papiers, plus ou moins sales, sur lesquels j'avais, au jour le jour, consigné mes impressions de siège ». Le texte original fut donc dupliqué sous la forme d'un cahier, dans lequel il intégra des notes explicatives pour identifier certaines personnes et ajouter quelques commentaires rétrospectifs. On relève cependant dans le corps de texte des phrases probablement écrites *a posteriori* et quelques rares décalages suggérant que la tenue du journal et/ou son recopiage ne furent pas absolument exempts d'erreurs ou de modifications.

Par la suite, la fille de Jean-Jacques Matignon, Élisabeth, aidée par sa belle-fille, M<sup>m</sup>e Ilga Herman, décidèrent, par une prudence tout aussi louable, d'établir une version dactylographiée du fameux cahier dont la trace a, hélas, été perdue après le décès d'Élisabeth Matignon en 1985. Cette copie a voyagé au sein de la famille pendant les décennies suivantes.

Malgré la disparition du cahier original, il a été possible d'authentifier le texte grâce à plusieurs écrits dans lesquels le D<sup>r</sup> Matignon reprit manifestement ses notes, par exemple pour la conférence qu'il donna en 1901<sup>56</sup>, mais aussi et surtout pour *Dix ans aux pays du dragon*, publié en 1910, qui contient un précieux extrait de son journal. Ce chapitre intitulé « Mon premier tué »<sup>57</sup> démontre, d'une part, que le texte parvenu jusqu'à nous est fidèle à l'original et, d'autre part, que Jean-Jacques Matignon procéda logiquement à un léger toilettage pour les besoins de la publication, en corrigeant les coquilles et la ponctuation. En effet, dans l'avant-propos qu'il a joint au cahier, il explique avoir recopié son journal en « conservant ses fautes de français et d'orthographe, ses répétitions, ses erreurs et ses exagérations ». Son objectif était, à juste titre, de ne pas amender, censurer, rectifier, ou modifier d'une quelconque manière ce qui représente un authentique document historique : le témoignage à chaud d'un événement majeur.

---

<sup>56</sup> Matignon, *La Défense de la légation de France*.

<sup>57</sup> Matignon, *Dix ans aux pays du dragon*, p. 101-113.

Mais tout comme Jean-Jacques Matignon apporta quelques corrections à l'extrait publié en 1910, il était pareillement souhaitable de toiletter le texte de son journal, pour mieux le servir, sans le dénaturer d'aucune façon. Les corrections demeurent mineures dans l'ensemble car Matignon maîtrisait sa plume et ne fit, malgré des circonstances éprouvantes, que très peu de fautes de grammaire ou de ponctuation. L'intervention sur le texte a concerné principalement les noms de lieux et de personnes, dont chaque occurrence a été soigneusement contrôlée en recoupant les sources à disposition. Ainsi, afin de faciliter la lecture et d'éviter les confusions, tous ces noms ont été harmonisés et corrigés le cas échéant. Les très rares éléments qui n'ont pu être identifiés sont indiqués par un point d'interrogation entre crochets<sup>58</sup>.

Les nombreuses notes, qui s'ajoutent à celles de Matignon (précédées d'un astérisque pour les distinguer aisément), visent à éclairer le lecteur en présentant les protagonistes du siège, en explicitant les références qui pourraient paraître obscures, mais aussi en offrant des points de comparaison avec d'autres témoignages. Il a paru préférable d'en dire trop que pas assez.

Les présentations étant faites, laissons maintenant la parole au D<sup>r</sup> Matignon.

Juliette Bourdin

---

<sup>58</sup> À noter que les crochets sont réservés exclusivement à l'appareil critique. Par conséquent, tous les termes figurant entre crochets, que ce soit au sein du texte ou des notes de Jean-Jacques Matignon, sont de nous.